

III

A Paris. – Mon professorat. – Ordures et bigoterie. – Une soirée à l'archevêché. – L'archevêque Sibour veut que j'accepte un ministère ecclésiastique. – L'hôpital Saint-Louis. – Invitation de Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims. – Visite à Son Eminence. Elle court après sa pantoufle. – L'abbé Gerbet. – M. Pallu-Duparc nommé évêque de Blois. – Je lui fais visite et lui envoie mon ouvrage. – Drôle de remerciement de Sa Grandeur. – Sa lettre à l'Ami de la Religion. – Ma réponse. – Lettre que M. Pallu m'adresse. – Ses critiques de l'Histoire de l'Eglise de France. – Double réponse. – Intrigues secrètes contre mon ouvrage à l'évêché de Blois. – M. Gousset et les amis de M. Pallu dans les diocèses d'Angoulême, de La Rochelle et de Poitiers. – Ils prennent au sérieux les observations de M. Pallu. – Ce qu'elles valent. – Elles sont l'écho des sottises de mes anciens ennemis de Blois. – Je veux bien en tenir compte par amour de la paix. – Je consens à faire des corrections. – Pendant mes démarches pacifiques, les amis de M. Pallu me dénoncent à Rome par l'entremise d'un certain Gauthier. – La Congrégation de l'Index condamne mon ouvrage. – Cette besogne est si malpropre que MM. Pallu, Gousset et Pie se défendent d'y avoir pris part.

Quand j'arrivai à Paris, dans l'établissement de l'abbé Leboucher, M. le supérieur me sembla beaucoup trop mielleux pour être honnête. Je logeai en dehors du collège et je ne m'y rendais qu'aux heures de classe. Le cours de philosophie que je devais faire se changea en cours de grec et de latin. J'avais quatre élèves à préparer au baccalauréat. Je compris tout de suite que je n'étais là que pour un an, et qu'il me faudrait chercher une autre position.

Je m'aperçus que dans ce collège ecclésiastique, dont le supérieur était un prêtre, dont le directeur des études, M. Lalanne, était un prêtre, où trois classes avaient des prêtres pour professeurs, il n'y avait pas de cours d'instruction religieuse, même pour les enfants qui n'avaient pas fait leur première communion.

J'en fis l'observation à M. le supérieur, et, tout de suite, on organisa les cours. M. Lalanne se chargea des petits; je fus chargé des grands; les moyens furent confiés à un autre prêtre. L'abbé Leboucher demeurait dans sa pension de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Les autres prêtres demeuraient au collège, excepté moi. J'avais loué un appartement dans les environs, et j'allais dire la messe à l'église des Ternes dont le curé était un fort brave homme nommé De Gonet.

En arrivant à Paris, je m'étais présenté à l'archevêché pour y recevoir l'autorisation de dire la messe dans le diocèse. On me l'accorda sans difficulté; on me fit même quelques compliments relativement à l'*Histoire de l'Eglise de France*.

M. Sibour, archevêque de Paris depuis peu, avait conçu la pensée de grouper autour de lui les hommes les plus distingués des divers diocèses. Il avait admis dans son conseil, avec les anciens membres diocésains, quelques étrangers : l'abbé Lequeux, dont l'ouvrage sur le droit canonique jouissait d'une bonne réputation; l'abbé Maret, qui fut depuis évêque *in partibus*, doyen du chapitre de Saint-Denis, et qui alors était simplement professeur à la faculté de théologie; l'abbé Bautain, connu par ses ouvrages de philosophie. Ce fut ce dernier qui signa mon autorisation de dire la messe; il fit un effort pour être aimable, ce qui lui arrivait rarement, lorsqu'il avait affaire à ses confrères. Il était si gonflé dans son importance qu'il posait d'ordinaire vis-à-vis de prêtres qui valaient mieux que lui. Il ne se souvenait plus des admonestations de son évêque de Strasbourg et des foudres épiscopales dont il avait été frappé.

Je n'avais pas cherché à voir M. Sibour. Je ne me croyais pas un assez grand personnage pour me présenter à un homme aussi haut placé. Je fus donc stupéfait, lorsque je reçus un petit papier par lequel M. Sibour m'invitait à ses soirées hebdomadaires.

Je fus obligé de faire la dépense d'un petit collet de cérémonie et je me rendis à la gracieuse invitation qui m'avait été faite. Quand j'entrai au premier salon, et quand le valet eut prononcé mon nom, l'archevêque quitta le groupe où il se trouvait, vint au devant de moi, m'embrassa avec effusion et me présenta à ses hauts invités comme un des plus savants prêtres de France. Parmi ces hauts invités étaient Lamartine, le comte de Montalembert et Napoléon-Bonaparte, président de la République. Heureusement que ce dernier ne me connaissait pas, car il m'eut fait une singulière grimace s'il eut connu mon *Républicain de Loir-et-Cher*. Je saluai respectueusement ce grand monde. Alors l'abbé Darboy, depuis lors archevêque de Paris, m'aborda, me fit mille compliments et me demanda mon amitié. Il me présenta à tous les dignitaires de la cour épiscopale. Celui qui me fit l'accueille plus cordial fut l'abbé Lequeux que je connaissais de réputation et qui me prit, dès lors, en affection. On voyait bien, à ses manières, qu'il arrivait de sa province et qu'il était peu habitué aux splendeurs de la cour archiépiscopale de Paris.

Quant à l'archevêque lui-même, il était radieux de se trouver au milieu d'un monde distingué; sa toilette était splendide; il avait une ceinture magnifique rehaussée de beaux glands

d'or; il ne perdait pas un pouce de sa taille. Il n'était pas beau; sa figure était celle d'une vieille femme. Il me fit l'effet d'une vieille marquise coquette. Mais il fut si aimable pour moi que je ne songeai pas alors à le critiquer. Quand je voulus m'esquiver de ses salons, sans éveiller l'attention, il m'aperçut, vint de nouveau à moi et me dit : «Je regrette de n'avoir pas pu causer avec vous; je me dois à tous mes invités; mais je vous reverrai. Vous resterez dans mon diocèse, j'y tiens. Je veux vous donner une position dans mon clergé. A bientôt !» et il me donna une poignée de main des plus amicales.

Je vis, dès lors, que je ne resterais pas longtemps au fameux Collège des Ternes.

Si j'étais pornographe, j'aurais à exécuter mon talent pour raconter les faits et gestes de M. le supérieur; mais, je l'ai déclaré, je ne veux pas faire une oeuvre de scandale. Je dirai seulement que j'étais péniblement affecté en voyant, d'un côté, tant de souillures, et, de l'autre, tant de statues de l'Immaculée-Conception. Les corridors, les salles, les cours, le parc, en étaient remplis. M. le supérieur, venant visiter son collège, se prosternait devant les statues, se mettait en évidence pour réciter son bréviaire, avec force signes de croix. Puis, il disparaissait. Où était-il allé ? Tout le monde le savait; les enfants eux-mêmes ne l'ignoraient pas. La femme qui avait la surveillance de l'établissement le savait encore mieux. Il est vrai qu'elle allait à confesse à M. le supérieur qui la conduisait à l'Eglise de Notre-Dame des Victoires pour la communier. Cela efface les péchés, à ce qu'il paraît.

J'ai rencontré des prêtres aussi débauchés, mais je n'en ai pas rencontré d'aussi hypocrites. Cependant, je remarquai que les prêtres les plus immoraux étaient ceux qui affectaient le plus de piété et d'ultramontanisme. Il faut se défier de ceux qui lisent leur bréviaire dans les omnibus ou dans les rues. Cette affectation cache le plus souvent des souillures.

J'ai, sur ce point, ma petite expérience.

Pendant un an que je fus professeur, je vis M. Sibour plusieurs fois. «Je ne puis, me dit-il un jour, vous donner tout de suite une place digne de vous; il faut d'abord mettre le pied dans l'étrier.» On songea à me mettre à Saint-Thomas-d'Aquin, auprès de l'abbé Sibour, homonyme de l'archevêque; mais on pensa que j'y serais trop distrait de mes études. On me nomma aumônier à l'hôpital Saint-Louis. C'était bien la place qui allait le moins à mes goûts; mais elle ne devait être que provisoire. Je me rendis donc à cet établissement où je trouvai pour confrère un grand imbécile, aussi orgueilleux qu'il était bête et laid, et qui s'imaginait être un Adonis dont toutes les femmes raffolaient. J'aurais beaucoup d'anecdotes à raconter sur ce personnage si je voulais amuser les gens légers et friands de scandales. Mais telle n'est pas mon intention en publiant mes *Souvenirs*. Je passe à des choses plus sérieuses.

M. Fabre des Essarts, étant mort peu de temps après mon arrivée à Paris, fut remplacé par un certain Pallu-Duparc, prêtre du diocèse de La Rochelle, dénué de toute science, de toute capacité, mais ultramontain de la nuance la plus foncée. M. des Essarts n'était pas un aigle, certainement, mais, en comparaison de M. Pallu, c'était un savant. Il m'avait prouvé, du moins, qu'il aimait la science. C'est une qualité si rare dans l'épiscopat français qu'il est bien juste d'en féliciter les rares évêques qui la possèdent. M. Pallu ne la possédait pas.

En attendant son intronisation, M. Pallu était venu à Paris et demeurait au séminaire de Saint-Sulpice. Je ne me serais pas occupé du personnage si M. l'abbé Léon Garapin ne m'avait pas écrit pour m'engager à lui faire quelque politesse. Je me présentai au séminaire de Saint-Sulpice pour lui faire visite. Je ne le rencontrai pas; je laissai une lettre pour lui, je ne reçus pas de réponse. Quand il fut à Blois, je lui envoyai un exemplaire de *l'Histoire de l'Église de France*, pour obéir encore à mon respectable ami Léon Garapin, M. Pallu, en homme bien élevé, ne m'accusa même pas réception. On voit que mes bons amis de Blois m'avaient devancé, et avaient tracé le bon chemin au nouvel évêque.

A la même époque, je reçus de M. le cardinal Thomas Gousset, archevêque de Reims, une lettre par laquelle il m'invitait à lui rendre visite à l'hôtel du Bon Lafontaine. C'est là qu'il demeurait lorsqu'il venait à Paris. Je me rendis à l'invitation de M. le cardinal. Je le trouvai seul dans son salon. Il était vêtu d'un costume qui lui donnait absolument l'air d'un polichinelle. Sa culotte courte était d'un noir suspect; quelques taches jaunâtres s'épalaient de manière à ce qu'il était impossible de ne pas les apercevoir; ses bas rouges étaient mal tirés, et dans ses pieds étaient de vieilles pantoufles, à son dos étaient pendues des loques de diverses nuances. Il paraît que tout cela forme l'habit de ville des cardinaux. Quand le valet de chambre m'annonça, Son Eminence se leva avec une telle précipitation qu'une de ses pantoufles lui sortit du pied et glissa sur le parquet jusqu'à l'extrémité du salon. Son Eminence courut après et revint à moi avec les deux pieds chaussés approximativement. M. Gousset était un gros paysan dans toute la force du mot. Arrivé près de moi, il m'embrassa et s'écria : «Comment, c'est vous qui avez fait ce grand ouvrage, *l'Histoire de l'Église de France* ? Mais vous avez l'air d'un séminariste ! On ne vous

donnerait pas plus de vingt ans.» – «Je ne suis pas si jeune que cela, Monseigneur, répondis-je, et c'est bien moi qui suis l'auteur de *l'Histoire de l'Eglise de France*.» Il me fit asseoir, et, de sa voix sourde et désagréable, il commença un sermon qui m'agaça les nerfs au suprême degré : «Je vous félicite de votre talent, monsieur l'abbé, mais plus vous avez de talent, plus vous êtes dangereux. J'ai lu votre livre et, malgré moi, je me laissais séduire par vos récits. Quel effet doivent-ils donc produire sur ceux qui n'ont pas, comme moi, approfondi les choses ? Je vous reproche de n'être pas toujours dans la bonne voie, à l'égard de la sainte Eglise romaine mère et maîtresse de toutes les autres Eglises. (Son Eminence répéta à satiété cette phrase.) Je ne dirai pas que vous ayez commis des erreurs graves; mais, il y a chez vous une tendance qui me semble très dangereuse, beaucoup trop de libéralisme. Suivez les bonnes traditions romaines. Voyez les écrivains de l'univers, comme ils défendent avec science et énergie les doctrines romaines; mettez-vous avec eux.»

Il en était là de son sermon, quand l'abbé Gerbet entra. Il était alors évêque nommé. Je connaissais les ouvrages de cet ex-disciple de Lamennais, et j'avais de lui une bonne opinion. Lorsqu'il entra, il se jeta à genoux devant le vieux polichinelle, lui baisa la main, et en reçut une large bénédiction.

Tout cela me dégoûta et m'enleva la bonne opinion que j'avais de l'abbé Gerbet; je ne croyais pas qu'un homme intelligent fût capable de telles bassesses. Je m'inclinai lorsque l'Eminence Polichinelle me présenta à l'abbé Gerbet en disant : «Vous voyez, M. l'abbé Gerbet avait quelques petits péchés doctrinaux à se reprocher : mais il a donné de telles preuves de son amour pour la sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Eglises, que nous en faisons un évêque. Imité-le, mon cher abbé, et bientôt nous aurons un jeune et savant évêque dont nous serons fiers».

Je répondis modestement : «Votre Eminence me flatte trop; je ne pense pas être digne de l'épiscopat; je me contente de travailler de mon mieux pour la vérité. En travaillant pour elle, je travaille pour l'Eglise. Si je me trompe, je suis tout disposé à écouter les conseils de Votre Eminence. Je la prie de me les donner, et je corrigerai tout ce qui serait défectueux dans mon ouvrage.» Son Eminence ajouta : «Oh ! ce n'est pas tel ou tel passage qu'il s'agit de modifier, il faut une révision complète; car, c'est l'esprit de l'ouvrage qu'il faut corriger.» Je répondis : «Je prie Votre Eminence de préciser davantage. Comme vous ne le pouvez pas instantanément, permettez-moi de vous demander de m'écrire tout ce que Votre Eminence jugera utile de m'indiquer. Je lui promets d'attacher la plus grande importance à ses observations.» Cette réponse m'avait été dictée d'avance par un directeur du séminaire de Sulpice, M. Boiteux, qui était mon confesseur. Il m'avait dit que Mgr Gousset serait très embarrassé dès qu'il lui faudrait me faire par écrit ses observations. Il ne se trompait pas, et Son Eminence ne m'en fit aucune. Mgr Gousset n'était pas assez sot pour n'avoir pas compris qu'il n'y avait pas beaucoup à espérer d'un jeune prêtre qui ne s'était pas laissé séduire par la perspective de l'épiscopat. Il ne songea plus à me gagner et résolut d'avoir recours à d'autres moyens pour rendre inutile un talent qu'il jugeait si dangereux pour ses théories ultramontaines.

Les circonstances lui vinrent en aide. M. Pallu-Duparc fut son homme.

A peine installé à Blois, M. Pallu se mit à l'oeuvre, sous l'inspiration de Duc et Cie. Il avait amené avec lui de la Rochelle, un abbé Gilet, un malin sans doute, ultramontain à tous crins, et qui s'entendit tout de suite avec mes merveilleux amis.

L'Histoire de l'Eglise de France était publiée par mon imprimeur blaisois et ses deux beaux-frères. Ils en faisaient tous les frais, et l'avaient placée, pour la vente dans la librairie des frères Guyot, éditeurs à Paris et à Lyon. Comme les Guyot ont joué un rôle fort intéressant dans les affaires de mon ouvrage, il ne sera pas inutile de dire comment ils agissaient. Sous prétexte de lancer l'ouvrage, ils demandèrent à mes vrais éditeurs de faire imprimer cent mille prospectus, qu'ils expédieraient de Paris à tout le clergé et aux congrégations religieuses. Mes éditeurs y consentirent; firent imprimer un prospectus de 4 pages et l'envoyèrent à Paris, d'où il était plus facile de l'expédier par toute la France. Les Guyot firent le compte des frais d'expédition des cent mille prospectus par la poste. Mes éditeurs payèrent. Les Guyot n'avaient pas expédié le prospectus; ils en avaient bourré les caisses dans lesquelles ils faisaient des envois de leurs livres, et je vis moi-même à Blois une de ces caisses adressée à un libraire qui me montra mes prospectus réduits à l'état de papier d'emballage.

Quant à la vente de mes volumes, les dits libraires prétendaient toujours qu'ils n'avaient rien vendu. Ils n'avaient donc pas d'argent à verser.

Ils finirent par faire une banqueroute que les tribunaux déclarèrent frauduleuse, et mes éditeurs ne trouvèrent chez eux ni volumes ni argent.

Voilà en quelles mains propres était mon ouvrage.

Les frères Guyot firent des annonces aux frais de mes éditeurs, une à Lyon, dont le père Prat n'avait pas été content, puis une à Paris, qui fut l'occasion de la première démonstration de M. Pallu contre moi.

Cette dernière annonce avait été mise dans l'*Ami de la Religion*. Les libraires Guyot y disaient que mon ouvrage était approuvé par Mgr l'évêque de Blois. Le fait était certain, puisque Mgr Fabre des Essarts avait été évêque de Blois, comme l'était M. Pallu. Les plus simples convenances auraient dû empêcher ce Pallu d'écrire, dans un journal, qu'il était en désaccord avec son respectable prédécesseur. Mais il écouta mes bons amis de Blois, qui triomphaient à la pensée qu'ils pourraient encore me donner des preuves de leur haine sacerdotale. M. Pallu écrivit donc la lettre suivante à l'*Ami de la Religion* :

«Au Rédacteur de l'*Ami de la Religion*.

«Blois, le 6 septembre 1851

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Quoique vous ayez averti que la rédaction de l'*Ami de la Religion* reste étrangère aux annonces insérées à la fin de ce journal, je vous prie de donner place dans votre feuille à une rectification relative à une de ces annonces.

« A la fin du numéro en date du 28 août dernier, on lit l'annonce suivante : *Histoire de l'Eglise de France, par M. l'abbé Guettée, ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Blois ... Mise en vente du tome VIII.*

La plupart de ceux qui auront lu ces lignes, qui auront comparé les dates, auront été portés à croire que j'ai approuvé cet ouvrage, et spécialement ce qui a paru depuis la mort de mon vénérable prédécesseur; cependant il n'en est rien. Je viens même d'adresser à M. l'abbé Guettée (comme étant du diocèse de Blois et m'ayant envoyé son livre), une lettre où, tout en reconnaissant avec plaisir ce qui est digne de louanges dans son ouvrage, je lui signale des choses que je m'afflige d'y trouver, et que, j'espère, il corrigera.

Agréiez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

+ L. TH.,
évêque de Blois.»

L'*Univers* s'empressa de publier cette lettre, qui ne lui était pas adressée. Le mot était donné; il fallait tuer moralement celui qui n'avait pu être séduit par les avances du cardinal Gousset. M. Pallu m'envoya une copie de sa lettre à l'*Ami de la Religion*. C'était une impertinence de plus. Cette lettre cependant ne lui faisait pas honneur et accusait chez son auteur une outrecuidance peu commune. Quelle preuve avait-il donné de sa capacité, lui qui ne pouvait pas même faire un pauvre petit cours d'écriture sainte au séminaire de la Rochelle ? Un professeur au même séminaire que je vis à Paris, haussait les épaules en parlant du nouvel évêque de Blois; c'est, disait-il, une nullité absolue, un homme qui n'a ni science, ni intelligence. Il s'imaginait donc que le saint Esprit avait tout à coup élu domicile sous sa mitre ? Ceci me rappelle une parole de l'abbé de Belot. En apprenant que tel qu'il connaissait était élevé à l'épiscopat, il disait en riant : «En voilà encore un que le saint Esprit aura bien de la peine à rendre intelligent !» M. Pallu n'était qu'un ignorant mitré. En lisant sa lettre à l'*Ami de la Religion*, ma première idée fut de lui donner la leçon qu'il méritait. Des amis que je respectais m'en dissuadèrent, et je me contentai d'écrire à l'*Ami de la Religion* cette lettre qui eut leur approbation :

«Paris, 7 septembre 1851

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE l'*Ami de la Religion*,

Je lis dans votre journal une rectification d'annonce adressée par Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, et dans laquelle je trouve ces paroles relativement à mon ouvrage : *l'Histoire de l'Eglise de France* :

Je viens d'adresser à M. l'abbé Guettée une lettre ... où je lui signale des choses que je m'afflige d'y trouver, et que, j'espère, il corrigera.

Je craindrais, Monsieur le Directeur, que vos lecteurs ne donnassent à l'expression que j'ai soulignée une interprétation trop absolue. Elle serait bien éloignée certainement de la pensée de Mgr l'évêque de Blois. J'en ai pour garant la lettre bienveillante qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et dans laquelle j'ai trouvé des observations que j'ai reçues avec reconnaissance.

J'espère, en profitant des avis qu'on daigne me donner, rendre mon ouvrage de plus en plus utile à l'Eglise, et digne des suffrages de l'épiscopat.

Agréez, etc.

L'abbé GUETTÉE,

auteur de l'Histoire de l'Eglise de France.»

Les libraires Guyot écrivirent, de leur côté, au même journal :

«MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Ami de la Religion*,

Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, vous a adressé une rectification relativement à une annonce de *l'Histoire de l'Eglise de France*, publiée dans votre journal.

Notre devoir est d'attester que nous n'avons eu nullement l'intention de dire que cet ouvrage avait été approuvé par Mgr Pallu du Parc, mais par son prédécesseur, Mgr Fabre des Essarts.

Nous vous prions d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

Agréez, etc.

GUYOT frères.»

M. Pallu fut très contrarié de ma lettre à *l'Ami de la Religion*. Il m'en écrivit avec une certaine vivacité. Je lui répondis sur le même ton. On sentit qu'il ne fallait pas me froisser; on fit la paix, et j'écrivis alors une lettre dans laquelle je disais que je tiendrais compte des observations qui m'avaient été faites. Je voulais, à l'aide de cartons, faire disparaître les quelques mots qui avaient éveillé la susceptibilité de mes adversaires. Je n'ai jamais été provocateur; je me suis défendu quelquefois avec vivacité, mais le plus souvent avec modération. Je montrai, dans la circonstance, que j'étais disposé à faire des sacrifices pour avoir la paix. Mais comment vivre en paix avec des adversaires passionnés et haineux qui veulent la guerre ?

Je me montrai disposé à faire de tels sacrifices, que M. Pallu m'écrivit la lettre suivante :

Évêché de BLOIS

«Blois, le 18 septembre 1851

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai reçu votre lettre et je vous assure que je suis bien touché des dispositions que vous manifestez, et très consolé de vous voir entrer dans cette voie, qui seule peut vous conduire au but que vous désirez atteindre : celui d'être vraiment utile à l'Eglise. Croyez bien que, pour y parvenir, toutes les observations que je vous ai faites et celles que je vous ai promises vous sont nécessaires.

Que la pensée d'une révision de votre livre ne vous effraie pas. Dieu vous donnera les consolations qu'ont goûtées les âmes généreuses dans des sacrifices semblables que l'Eglise leur demandait, et, pour ma part, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faciliter cette oeuvre.

Vous comprendrez, mon cher Monsieur l'abbé, que ce travail ne pourrait se faire que très difficilement dans une correspondance. J'éprouve d'ailleurs depuis longtemps le désir de vous voir. Je vous invite donc à venir à l'évêché, et dans nos entretiens intimes, où mon coeur vous sera ouvert, tout s'arrangera avec facilité et à notre commune satisfaction.

J'ai à faire plusieurs courses d'ici à quelques semaines; mais je serai libre dans la dernière quinzaine d'octobre, et je serai tout à vous.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués et tout dévoués.

+ L. TH.,

évêque de Blois.»

Tandis que cette correspondance avait lieu entre l'évêque de Blois et moi, on dénonçait mon livre à la Congrégation de l'index, laquelle le condamna par son décret du 22 janvier 1852.

Le 23 février suivant, M. Pallu m'écrivit une lettre hypocrite dans laquelle il me disait qu'il n'avait pu prévenir le malheur qui venait de m'arriver.

C'est lui qui en avait été le principal instigateur, qui avait poussé en avant mes pires ennemis et qui fit prohiber un livre approuvé par son prédécesseur, au moment où je m'humiliais

devant lui et où je prenais l'engagement de tenir compte des pauvres observations qu'il m'avait adressées.

Ils les avaient répandues partout. L'évêque de Luçon Baillès; l'évêque de La Rochelle, Villecour; l'évêque d'Angoulême, Cousseau; Pie, évêque de Poitiers; Gousset, archevêque de Reims, les connaissaient; elles servirent de base à ma dénonciation à la Congrégation de l'Index; le dénonciateur fut un consultant de l'Index, un ivrogne, du nom de Gauthier.

M. Pallu était digne d'avoir de tels amis.

Je parlerai un peu plus tard de ces vénérables pères du concile de La Rochelle.

Les observations de M. Pallu ayant été la base du décret de la Congrégation de l'Index, je dois les faire connaître. Voici la lettre qui les contient et dont M. Pallu a parlé dans sa missive à l'*Ami de la Religion* :

«Evêché de BLOIS

«Blois, le ... septembre 1851

MONSIEUR L'ABBÉ,

Ne croyez pas que j'aie été insensible à la démarche que vous avez faite en m'écrivant et en m'envoyant un exemplaire de votre ouvrage. Non, j'en ai été très touché; et je me suis spécialement réjoui de l'espérance de trouver là une occasion d'entrer avec vous en rapport. Ma première pensée avait été de vous écrire de suite pour vous faire mes remerciements; mais j'ai cru que je ne devais pas me borner à répondre par une simple lettre de politesse à l'envoi d'un ouvrage tel que le vôtre. L'importance des questions qu'il soulève, la diversité des jugements du public sur lui, m'ont fait un devoir d'évêque et de père de l'examiner et de le faire examiner avec soin, pour vous transmettre ensuite, avec mes remerciements, l'expression de ma pensée sur ses doctrines.

Votre ouvrage, Monsieur l'abbé, est l'oeuvre d'un vrai talent pour l'histoire; il révèle des études, rapides il est vrai, mais variées; vous avez pu puiser à des sources inconnues aux auteurs estimables de l'Histoire de l'Eglise gallicane, et vous l'avez généralement fait. Vous avez compris l'histoire telle que l'école moderne l'a comprise; vous en avez fait l'histoire du mouvement intellectuel, du progrès des arts, des phases du sort des peuples. Vous êtes entré dans la voie des études du siècle sur le moyen-Age; et la couleur locale, que vous avez conservée, est souvent dans votre livre une heureuse idée.

Tout en profitant des travaux des historiens modernes, vous avez signalé leurs erreurs religieuses; plusieurs grands hommes catholiques sont habilement réhabilités par vous; et, plus d'une fois, j'ai aimé à vous voir vous élever au dessus des idées de tout parti, idées auxquelles n'échappent pas toujours les hommes les mieux intentionnés.

Mais en même temps que j'étais heureux de remarquer ce que votre histoire renferme d'éléments de bien, j'étais forcé de noter des choses qui laissent à désirer sous le rapport religieux. Je vais m'en ouvrir à vous avec la franchise la plus entière.

1° T 1, p. 34, vous dites : Nous ne croyons pas l'Eglise une monarchie. Cette manière de voir a été condamnée, même par la Sorbonne, dans Marc-Antoine de Dominis. (Voyez Summ. Conc. de Bail, t. 1, pp. Sr et suiv. - Card Gerdil, t. XIII, p. zoo.)

2° T. VII, p. 375, vous citez, en la soulignant, l'expression de *chef ministériel* appliquée au Souverain-Pontife; elle aurait plutôt besoin d'éclaircissement après l'abus qu'en ont fait les Richéristes et les Jansénistes, abus qui a provoqué la censure de la proposition troisième dans la bulle : *Auctorem fidei*.

3° Dans la préface du septième volume, vous essayez de vous justifier du reproche fait à vos idées sur la discipline de l'Eglise primitive. J'aurais désiré que vous eussiez protesté contre l'usage que la Revue de M. Chantône a fait de vos doctrines et de votre nom. Cela éveilla l'attention sur votre ouvrage et fit craindre pour une parenté d'idées entre votre histoire et le recueil périodique dont je viens de parler.

4° L'historien doit la vérité au présent, la justice au passé; il doit aussi conserver les égards et le respect dus à la dignité de ceux dont il parle, surtout quand il est chrétien et prêtre. Lors donc qu'il s'agit d'accuser de grands hommes, de les accuser sur des points relativement auxquels d'autres historiens graves les justifient, n'y a-t-il point à craindre de se tromper et de devenir injuste ? Et lors même que la vérité et la justice sont à couvert, il faudrait toujours parler avec la convenance de langage que commande la sainteté ou la dignité de celui dont on relève les écarts. Voilà deux réflexions que fera tout lecteur instruit en lisant ce que vous avez écrit sur saint Léon, saint Bernard, la conduite du

clergé dans l'affaire de l'établissement des communes, les rapports des papes avec la France et l'Empire, les désordres qui ont amené le protestantisme, l'élection de Clément V, la destruction des Templiers.

On s'affligera encore, Monsieur, de la manière dont vous traitez la question si délicate des peines contre les hérétiques. Vos vues sur ce point sont incomplètes encore et, par vos affirmations trop absolues (t. V, pp. 47, 232), vous allez vous heurter contre la condamnation du 14^e art. de Jean Huss par le Concile de Constance, et du 33^e de Luther dans la bulle de Léon X. Ce que vous dites pour vous justifier (t. VII, p. 10) est loin de vous justifier réellement.

5^o Ce ne sont pas sans doute des enseignements d'absolutisme, ni à plus forte raison de despotisme qu'on trouve dans les grands docteurs catholiques dont vous vous plaisez à invoquer l'autorité; mais aussi ils veillent attentivement à sauvegarder le principe de l'ordre et de la paix. Or, Monsieur, vous n'avez pas marché avec la même vigilance dans ces sentiers difficiles où vous avez voulu entrer. On pourrait s'armer, au profit de l'anarchie, de ce qu'il y a d'obscur dans vos paroles (t. VI, p. 442); et plusieurs de vos réflexions politiques ne sont pas exemptes d'exagération et de danger.

6^o Vous voulez rester neutre sur la question de l'ultramontanisme et du gallicanisme, et vous présentez ce parti comme celui auquel l'examen vous a conduit (t. IV, p. 18). Mais, Monsieur, vous êtes loin de garder cette neutralité. Dans une note du t. VII, p. 266, vous ne reconnaissez même pas l'indéfectibilité telle que Bossuet la soutenait tout en attaquant l'infailibilité. Bien plus, vous donnez sur l'infailibilité de l'Eglise des notions manquant de précision ou d'exactitude. Vous émettez, touchant l'action immédiate du pape sur les Eglises, des idées contraires à celles de Rome (t. III, p. 8), sans tenir compte des réfutations qu'on en a faites (t. VI p. 422) et de la manière d'agir des souverains-pontifes.

7^o Puis, cette question du gallicanisme domine toute l'histoire. Sans doute, vous ne deviez pas faire de votre ouvrage une théologie; mais il eût été à désirer que ce point important eût été traité comme vous en avez traité d'autres, à la lumière des travaux modernes. L'étude des magnifiques ouvrages composés en Italie sur cette question depuis un siècle vous eut permis d'avoir, sur bien des points, une plus grande fermeté de principes.

8^o Défiez-vous, Monsieur, défiez-vous aussi d'un ton qui ne doit pas être celui du vrai mérite et de la vraie vertu. Prenez garde à ne pas traiter avec mépris ceux qui ont une doctrine contraire à vos idées, à ne pas les regarder comme de petits esprits, à ne pas croire que toute opposition est une cabale; à ne pas supposer qu'en dehors de vos idées il n'y a ni science de l'histoire, ni vrai droit public, ni théologie solide et élevée. Evitez le style amer, le ton chagrin, une sorte d'affectation, involontaire sans doute, à relever les fautes de ceux qui sont chargés du redoutable fardeau de l'autorité, et à ne voir presque jamais que leurs torts.

Voilà, Monsieur, les choses principales que je désirais vous signaler. Les taches qui déparent votre ouvrage ne m'empêchent point de voir ses beautés. Une théologie pas assez forte pour vous guider dans des études historiques où se présentent des questions si délicates, un esprit trop exclusivement frappé du spectacle de ce qu'il y a de mal et, par là, porté à une sorte d'amertume, voilà les causes, ce me semble, des écarts que je vous indique. Mes réflexions vous affligeront peut-être; mais l'Esprit saint nous apprend que les blessures de celui qui aime valent mieux que les caresses d'une fausse amitié. Oh ! prenez garde à ceux qui ne font que flatter; prenez garde encore plus aux discours de ceux qui voudraient vous engager dans une voie où ils ne vous soutiendraient pas. Croyez que votre meilleur conseiller et ami, c'est votre évêque. Il ne veut point que votre livre soit condamné, mais que vous le corrigiez et préveniez ainsi toute mesure sévère. Le fond de ma pensée sur votre livre était le même qu'aujourd'hui, longtemps avant mon arrivée à Blois; et depuis que je suis ici, plus d'une fois j'ai aimé à montrer devant divers membres du clergé que si votre ouvrage renferme des choses blâmables, il renferme aussi bien des choses qui méritent l'approbation et l'encouragement.

Si, comme je l'espère, vous comprenez mon cœur et entrez dans mes pensées, je serai prêt à vous faire part de mes autres observations dans le détail desquelles je ne puis entrer ici.

Ne vous rassurez pas à la vue des approbations et des éloges que vous avez reçus. Vous devez remarquer que presque tous, mon vénérable prédécesseur en tête, ne parlent que d'après autrui ou après la lecture de quelques pages. Leurs éloges ne contredisent pas mes réflexions, puisqu'ils ne louent pas les choses même que je relève. Il en faut uniquement conclure qu'on a lu d'abord votre livre avec une attention moins grande que celle qu'on lui donnerait aujourd'hui, que celle que plusieurs lui ont donnée dès le commencement.

L'*Ami de la Religion* vient d'annoncer votre histoire comme approuvée par l'évêque de Blois. Tout dans les lignes de cette annonce ferait croire que je viens d'approuver les sept volumes parus de votre ouvrage, et cela produirait un effet fâcheux. Vous ne pouvez donc pas

être étonné, Monsieur, de ce que j'ai cru devoir adresser au journal un mot à ce sujet. Je vous en envoie une copie; vous verrez que j'ai concilié, autant que je l'ai pu, les droits de la vérité avec l'affection que je vous porte.

Agréé, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

+ L. TH.,
évêque de Blois.»

Cette lettre est bien l'écho des mauvais sentiments de la troupe Duc et Ce; on y retrouve cette observation de Duc et de Richaudeau, que je n'avais pas étudié assez la théologie. Il paraît que ce n'est pas étudier la théologie que de suppléer à un cours ridicule, par les ouvrages des Bossuet, Arnould, Noël-Alexandre et beaucoup d'autres théologiens que Richaudeau lui-même me prêtait en sa qualité de bibliothécaire. Les procès-verbaux de la conférence cantonale, faits entièrement par moi, mon histoire elle-même et ma polémique contre le protestantisme dans la France centrale, prouvaient que j'étais plus capable en théologie que mes anciens professeurs.

Dans tous les détails de la lettre, je retrouve les bas sentiments que les oies de l'ancienne cour épiscopale avaient manifestés en toute occasion. La lettre de M. Pallu était l'expression la plus nette de leur basse vengeance. M. Pallu, sans autre information, accepta le honteux métier d'être leur organe et ces vilains personnages furent heureux d'abriter leurs rancunes sous une mitre épiscopale. Ils crurent m'avoir terrassé. Ils ont appris qu'on ne terrasse pas si facilement un écrivain consciencieux, ami désintéressé de la vérité.

C'est donc au moment où je m'abaissais devant M. Pallu par amour de la paix, que l'on travaillait hypocritement à me faire censurer par l'Index, en disant qu'on ne voulait pas ma condamnation.

Hypocrites !!!

Je dois dire que si je m'abaissai devant M. Pallu, ce fut pour obéir à des amis qui prévoyaient qu'une opposition de ma part pourrait avoir de graves inconvénients. Ma première idée fut de réfuter les observations de M. Pallu, et je lus à mes amis une réponse qu'ils trouvèrent juste, mais dangereuse. Je la leur sacrifiai et j'écrivis une lettre soumise pour leur être agréable. La suite a prouvé qu'ils se trompaient sur les dispositions de mes adversaires. J'aurais mieux fait d'envoyer ma première lettre, qui était ainsi conçue :

«Paris, le 10 septembre 1851

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu la lettre que Votre Grandeur a daigné m'adresser au sujet de mon *Histoire de l'Eglise de France*. Je veux bien croire, Monseigneur, que Votre Grandeur a été profondément touchée de la visite que j'ai essayé de lui faire au séminaire de Saint-Sulpice pendant son séjour à Paris et de l'envoi que je lui ai fait de mon ouvrage. Seulement, j'aurais préféré que vos bons sentiments pour moi se fussent manifestés autrement que par votre lettre à l'*Ami de la Religion*. Permettez-moi de dire à Votre Grandeur que votre vénérable prédécesseur, Mgr Fabre des Essarts, méritait assez votre considération pour que vous ne soyez pas humilié d'être confondu avec lui dans une annonce de journal. Je n'ai été pour rien dans cette annonce, mais, dès qu'on ne vous y nommait pas, Votre Grandeur aurait pu ne pas intervenir, puisque l'on savait que c'était Mgr Fabre des Essarts qui avait approuvé officiellement mon livre.

Il est vrai, Monseigneur, que vous cherchez à amoindrir son approbation. Il n'aurait lu, selon Votre Grandeur, que quelques pages de mon ouvrage avant de l'approuver. Mes bons amis de Blois qui vous ont donné ce renseignement savent bien qu'ils en ont menti. Ce n'est qu'en tête du troisième volume que j'ai pu publier l'approbation que Mgr Fabre des Essarts m'a donnée sous forme de lettre. Mes bons amis de votre évêché savent bien que c'est par suite de leurs intrigues que l'approbation n'a pas été mise en tête du premier volume dans la forme que l'on donne ordinairement à des pièces de ce genre; ils savent bien que le premier volume a été examiné en manuscrit au nom de monseigneur par M. l'abbé Guillois, vicaire général, le plus savant théologien du diocèse; ils savent que ce volume a été remis par monseigneur à son imprimeur, malgré moi; ils savent que les volumes suivants ont été examinés par M. l'abbé Duloy, supérieur du petit séminaire, qui lisait les épreuves avec moi, et qui en rendait compte à monseigneur. Peut-on dire après cela que Mgr Fabre des Essarts a approuvé un livre qu'il ne connaissait pas ? Mes bons amis, si serviles à son égard lorsqu'il vivait, l'insultent maintenant qu'il est mort; je les reconnais bien là.

Pourquoi Votre Grandeur a-t-elle subi à ce point l'influence de ces gens, auxquels je n'ai jamais fait aucun mal, qui n'ont rien à me reprocher, mais qui ne veulent pas souffrir qu'un jeune prêtre studieux fasse ce qu'ils n'ont jamais pu faire ? Si j'en juge par votre lettre, Monseigneur, ils vous ont fait un beau portrait de mon caractère. Votre Grandeur voudrait me faire croire qu'elle m'a jugé aussi sévèrement d'après mon ouvrage lui-même qu'elle aurait lu avant d'arriver à Blois. Je veux bien croire que mon ouvrage ne lui avait pas été complètement agréable, mais Votre Grandeur n'a pu y voir que je sois un homme ennemi de l'autorité, presque envieux de ceux qui l'ont possédée, et heureux de les critiquer. Non, Monseigneur, je ne suis pas tel et je n'apparais pas tel dans mon ouvrage. Lorsque les documents historiques ont établi que tel ou tel grand personnage avait failli, s'était trompé, je l'ai dit avec calme, avec respect, et je puis me flatter de n'avoir jamais obscurci une des gloires de l'Eglise. Mon but a été de les mettre en lumière, et je l'ai fait de mon mieux. Je vous remercie, Monseigneur, des éloges que vous faites de mon ouvrage; j'en ai reçu beaucoup d'autres, comme Votre Grandeur le sait et l'affirme. J'en ai reçu d'un grand nombre d'évêques qui m'ont envoyé leurs félicitations par l'intermédiaire de votre vénérable prédécesseur. Mais, ne croyez pas, Monseigneur, que ces éloges m'aient inspiré de l'orgueil. Elles ne sont pour moi qu'un encouragement à mieux faire encore et à m'en rendre de plus en plus digne.

Je sais parfaitement, Monseigneur, que j'ai travaillé rapidement comme vous le dites. La faute en est à votre vénérable prédécesseur, qui m'y a forcé en donnant malgré moi à son imprimeur le premier volume de mon ouvrage. Mais si je suis jeune encore, j'ai travaillé, depuis que je suis prêtre, environ quatorze heures par jour. Ce travail opiniâtre, joint à une capacité que Votre Grandeur veut bien reconnaître, peut équivaloir à la vie déjà assez longue de mes bons amis de Blois, qui n'ont jamais rien fait. Il y a bien longtemps qu'ils me reprochent de n'avoir pas étudié assez la théologie. Je regrette que Votre Grandeur ait accepté aussi facilement ce reproche ridicule. Pendant mes études au séminaire, j'ai étudié la théologie plus et mieux que mes condisciples; M. Richaudeau, mon professeur, qui était bibliothécaire, pourra dire à Votre Grandeur combien d'ouvrages théologiques j'ai lus. Je ne savais pas perdre mon temps comme ceux qui prétendaient étudier si profondément leur livre classique, et qui s'occupaient, pour la plupart, à toute autre chose que la théologie. Puisque Votre Grandeur a lu mon ouvrage, elle a dû voir que les questions théologiques y sont traitées avec soin et intelligence. Dans l'examen minutieux qu'elle en a fait, elle n'a trouvé qu'un seul reproche à me faire au point de vue doctrinal. Ce seul reproche est-il fondé ?

Vous me reprochez d'avoir dit : *Nous ne croyons pas l'Eglise une monarchie.*
Voici mon texte en son entier.»

« Selon M. de Maistre (de l'Eglise gall., liv. II, c. VI) «l'Eglise est une monarchie ou n'est rien. *Nous ne croyons u pas l'Eglise une monarchie*, et nous la croyons quelque chose.» Suit, en une note très longue, la réfutation de M. Guizot prétendant que l'Eglise a passé successivement par les formes démocratique, aristocratique et monarchique. Il fait du pape un roi ressemblant aux autres rois. Cependant, Jésus Christ a dit : *Les rois des nations dominant sur elles, exercent sur elles le pouvoir; IL N'EN SERA PAS AINSI PARMIS VOUS.* On ne peut donc pas dire, en général, avec MM. de Maistre et Guizot que l'Eglise est une monarchie, sans s'inscrire en faux contre les paroles de Jésus Christ. Si l'on veut qu'elle soit une monarchie, il faut en déterminer le caractère particulier qui ne doit être ni anti-évangélique ni anti-chrétien.

Votre Grandeur a donc formulé, en isolant la phrase qu'elle a citée du contexte, une proposition qui aurait été condamnée même par la Sorbonne. Je me permets de faire remarquer à Votre Grandeur que la Sorbonne, très gallicane, n'acceptait pas l'idée monarchique de M. J. de Maistre, très fanatique ultramontain. Pour J. de Maistre, l'Eglise est une monarchie absolue. Selon la Sorbonne, le pape est soumis aux canons; la plus haute autorité dans l'Eglise est le concile; le concile peut juger et condamner le pape. D'après la Sorbonne, la monarchie de l'Eglise ne ressemble donc pas aux autres monarchies; elle n'est ni celle de J. de Maistre, ni celle de M. Guizot. C'est tout ce que j'ai dit, et la censure de la Sorbonne m'est plutôt favorable que contraire.

Vous savez bien, Monseigneur, qu'avec quelques mots isolés du contexte on peut faire dire à un écrivain tout ce que l'on veut.

Votre Grandeur aurait voulu qu'à propos d'une expression dont on a pu abuser, mais qui peut être entendue d'une manière catholique, je sois entré en guerre contre les Richéristes et les Jansénistes. Je n'ai pas fait, Monseigneur, un livre de polémique, mais un livre d'histoire. Je parlerai des Richéristes et des Jansénistes quand je serai arrivé à leur époque.

Votre Grandeur trouve mauvais que je n'aie pas protesté contre l'éloge que l'on a fait de mon ouvrage dans la revue de M. l'abbé Chantôme. Le travail est de M. l'abbé Loubet, mon camarade au séminaire de Blois. MM. Chantôme et Loubet sont deux prêtres du plus grand mérite; ils ne m'ont attribué aucune des idées qu'ils exposent dans leur revue. Ils ont voulu me donner une preuve de sympathie en rendant compte de mon ouvrage; contre quoi aurai-je pu protester ? Pourquoi aurais-je fait de la peine à deux prêtres, qui peuvent avoir des opinions que Votre Grandeur ne partage pas, mais qui n'en sont pas moins des prêtres instruits, pieux, dignes de respect.

Vous me faites un crime de mon opinion sur les peines infligées aux hérétiques. Qu'ai-je écrit à ce sujet ? Qu'il est regrettable que le clergé ait sévi contre les hérétiques d'une manière violente et les ait fait briller. C'est tout ce que j'ai dit aux pages que vous avez indiquées, et je l'ai dit avec la plus grande modération.

Votre Grandeur voudrait donc que je fusse partisan des tortures et des bûchers ?

Je ne pourrai jamais, Monseigneur, accepter une telle opinion. Elle répugne à ma conscience de chrétien.

Les autres observations de Votre Grandeur se rapportent à la politique et aux opinions gallicanes et ultramontaines.

Sous ce double rapport, il s'agit d'opinions libres. Votre Grandeur a le droit d'avoir celles qui lui conviennent, et moi celles que je trouve justes. J'ai rencontré des prêtres à Paris qui m'ont accusé de tendances ultramontaines; Votre Grandeur me reproche d'être trop gallican. La vérité est entre ces deux critiques contradictoires. J'ai été historien; en cette qualité je me suis prononcé tantôt pour tantôt contre certaines théories que j'ai appréciées selon les circonstances. Pour moi la vérité historique doit être le seul but qu'un historien doive se proposer. Je conviens que j'ai été plutôt gallican qu'ultramontain. Pourquoi ? Parce que la vérité historique m'en faisait un devoir.

Vous, Monseigneur, vous êtes ultramontain, et vous professez sur l'Eglise et la papauté des doctrines que je ne suis pas obligé d'admettre. Dès qu'un pape se présente dans l'histoire, les ultramontains se prononcent d'une manière absolue pour ce pape en toute circonstance. J'ai le droit de croire, Monseigneur, qu'un pape peut se tromper. Il y a eu des papes débauchés, violents, immondes. Suis-je obligé de m'incliner devant leurs vices lorsque je les rencontre dans l'histoire ? Suis-je obligé de reconnaître aux papes le don de l'infaillibilité ? Non, Monseigneur; ce don de l'infaillibilité, j'ai le droit de ne le reconnaître ni au pape, ni au siège de Rome. Je le reconnais à l'Eglise catholique, c'est tout ce que je suis obligé de croire, et Votre Grandeur n'a pas le droit de m'en demander davantage.

J'ai cru devoir le dire à Votre Grandeur, en toute franchise : ce qu'elle appelle ses principales observations ne me paraît pas fondé. Il en résulte que vos appréciations historiques ne s'accordent pas avec les miennes; mais quant aux doctrines catholiques, Votre Grandeur n'a pu trouver aucune observation sérieuse à me faire.

Ce que vous avez pu relever dans sept gros volumes, se réduit donc à bien peu de chose. Donnez-moi à examiner, Monseigneur, une simple brochure sur des questions d'histoire ou de théologie; et je prends l'engagement d'y trouver plus de passages répréhensibles que vous n'en avez indiqués dans mes sept volumes. Il me suffira pour cela de m'inspirer du même esprit avec lequel Votre Grandeur a abordé mon ouvrage.

Je regrette, Monseigneur, d'être obligé de m'exprimer ainsi. Mais je ne puis voir dans votre lettre, que l'expression des sentiments dont mes bons amis de votre évêché m'ont donné tant de preuves. C'est plutôt à eux que je m'adresse qu'à Votre Grandeur, dont j'ai l'honneur d'être le très respectueux serviteur.

L'abbé GUETTÉE»

M. Pallu n'aurait certainement pas tenu compte de cette lettre. Il ne tint pas plus compte de celle qu'il reçut et dans laquelle je lui promettais des corrections. On ne me donna pas le temps de les terminer. Le Père Gauthier tenait à faire voir combien il était puissant à Rome.